

ETC



Les événements d'art en région : Amener l'art au public?

Andrée Fortin

Numéro 28, novembre 1994, février 1995

Art et vulgarisation 2

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35681ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A. (1994). Les événements d'art en région : Amener l'art au public? *ETC*, (28), 14–15.

LES ÉVÉNEMENTS D'ART EN RÉGION : AMENER L'ART AU PUBLIC ?

Depuis 1980, année du Symposium de sculpture environnementale de Chicoutimi, une quarantaine d'événements ponctuels en arts visuels (art actuel seulement) ont eu lieu dans les diverses régions du Québec, c'est-à-dire en dehors de Montréal et de Québec. Il faut encore ajouter plusieurs événements récurrents, dont les plus connus sont certainement le Symposium de la jeune peinture de Baie-Saint-Paul et la Biennale du dessin de l'estampe et du papier d'Alma, mais il y a aussi la Biennale en arts visuels de la Côte-Nord, celle de l'art miniature de Ville-Marie, etc.

Ces événements ont comme caractéristique commune non pas d'amener le public à l'art dans une démarche de vulgarisation proprement dite, mais plutôt d'amener l'art au public dans une visée pédagogique. Il s'agit en effet d'aller sur le terrain du public et non pas d'amener celui-ci au Musée ou dans un Centre d'artistes; en ce sens, on peut parler d'art de la place publique (non sans analogie avec le 1%).

La différence entre les deux démarches est importante. Le vulgarisateur garde le contrôle sur son message, dont il détient les clés. La vulgarisation est destinée à la consommation. Mais surtout, le vulgarisateur se pose en médiateur entre l'art et le public; il fait la promotion de l'art, son discours est essentiellement positif. La pédagogie est un pari autrement difficile, car elle suppose un regard critique et une appropriation de la part de ceux vers qui elle est dirigée.

Dans le cas qui nous occupe, celui des événements artistiques en région, le plus souvent il n'y a pas de médiateur entre l'artiste et le public, pas ou peu de discours qui s'interpose entre les œuvres et le public, à part, justement, celui de l'artiste. Il y a trois façons dont ces événements vont vers le public :

1. En investissant des lieux non consacrés à l'art, l'Aréna municipal au Symposium de la jeune peinture de Baie-Saint-Paul ou une mine désaffectée à Val d'Or lors de l'événement « Terre minée » en 1993, par exemple. Le parc public est le lieu de prédilection des symposiums de sculpture et des installations, comme lors de l'événement « L'art et l'eau » à Granby cet été.

2. En montrant l'art qui se fait, la création en direct. C'est le cas de tous les symposiums. On peut aussi y rattacher les événements « portes ouvertes » dans les galeries ou les ateliers, par exemple en août aux Studios d'été de Saint-Jean-Port-Joli où se tenait l'événement « Métissage », ou le « Circuit d'art » de Memphrémagog auquel participèrent une centaine d'artistes, répartis dans 47 ateliers et galeries.

3. En intégrant les arts visuels à des événements d'autres disciplines, musicaux en particulier, mais aussi au Festival international de la poésie de Trois-Rivières où les poètes sont régulièrement invités à écrire à partir d'œuvres exposées dans les galeries de Trois-Rivières pendant le Festival, et réciproquement, les artistes à concevoir une exposition à partir de poèmes. Ainsi, au Festival d'Orford en 1992 et 1993, il y a eu une série d'installations, les « Jardins in situ »; le Grave (Groupeement des artistes en arts visuels de Victoriaville et ses environs) organise chaque année une ou des expositions en liaison avec le Festival international de musique actuelle de Victoriaville (Fimav), et on pourrait multiplier les exemples.

Ces trois dynamiques ne sont pas mutuellement exclusives, bien sûr, comme l'illustrent les symposiums où il y a par définition création en direct et qui se tiennent dans des lieux publics, souvent en plein centre-ville; en 1989, pendant le Fimav, peintres et musiciens improvisaient « de concert » au centre commercial de Victoriaville.

Une caractéristique importante de ces événements, qui tient aussi bien au lieu (espace public), à la création en direct qu'à la connivence avec d'autres formes d'art est le dialogue entre artistes et public, la dimension conviviale, voire festive, qu'il est facile d'opposer à l'ascèse et au silence qui règnent dans un musée ou même dans une galerie. De plus, ces événements occupent l'espace urbain (lieux publics, banderoles, affiches) et médiatique local; ils ne risquent donc pas de passer inaperçus dans la communauté, par opposition aux événements qui se tiennent à Montréal ou à Québec, nécessairement en concurrence avec une foule d'autres dans le domaine culturel, voire sportif !

Le pari, ce n'est pas seulement de conférer une dimension conviviale (étymologie du mot symposium), communicationnelle à ces événements, c'est aussi de rejoindre un public autre que celui qui fréquente musées, galeries ou centres d'artistes et/ou qui achète des revues d'art. Les plus récentes études du ministère de la Culture révèlent que 28% de la population fréquente annuellement les Musées d'art et 23% les galeries, toutes formes d'art confondues; ces chiffres toutefois ne nous renseignent pas sur la fréquentation de l'art actuel, par opposition à l'art classique ou traditionnel ou même à la BD que l'on peut voir dans ces musées ! L'art actuel, l'art « vivant » comme on disait naguère, serait-il réservé à une élite ?

L'antonyme de « élite » étant « vulgus », voilà que



Le Symposium de la Jeune Peinture au Canada, à Baie-Saint-Paul, août 1994.

toute tentative d'atteindre un public plus large est taxée de vulgarisation, terme éminemment péjoratif, car il suppose un discours « à la portée du grand public » nous dit *Le Robert*, un discours « vulgaire ». Or ce n'est pas le cas des événements dont je viens de parler, où le contenu artistique n'est pas dilué et où le public entre directement en contact avec les œuvres et les artistes.

Établir un bilan des événements artistiques en terme de « pédagogie » est difficile. Il est sûr qu'ils attirent du public, pas le même d'un événement à l'autre, ni nécessairement celui qui fréquente habituellement l'art actuel. Prenons deux cas très contrastés. Lors de « Transaction », 2e Symposium en arts visuels de la Haute-Beauce à Saint-Honoré de Shenley en 1992, très peu de publicité à l'extérieur de la région a été faite et le public a été essentiellement local, mais pas pour autant négligeable : 2 000 personnes dans la seule journée du dimanche. Le Symposium de Baie-Saint-Paul, largement médiatisé, accueille un grand nombre de visiteurs dont certains se déplacent spécialement pour l'événement : sur 40 000 visiteurs en 1992, on estime que le quart seulement venaient de la région immédiate. Mais comment le public reçoit-il les œuvres ? S'agit-il d'un loisir ? De tourisme ? Sans doute, mais cela en dévalue-t-il pour autant la dimension artistique ou la réception du public ?

La dimension touristique, si elle inquiète certains puristes, comprend un versant positif : un Symposium à Baie-Saint-Paul, une Biennale à Sept-Iles, Alma, Rouyn ou Ville-Marie, c'est tout un événement dans la région, c'est le cas de le dire ! De passage dans Charlevoix en août, il faut « faire » le Symposium de Baie-Saint-Paul ; pendant les derniers jours de ce Symposium, on organise des visites scolaires pour tous les élèves tant du primaire que du secondaire de la municipalité et ceux-ci se révèlent étonnamment réceptifs ; à Saint-Honoré en 1992, à

côté des sculptures créées en direct, les résidents de la rue principale ont exposé — et gardienné — des œuvres d'artistes de la région sur leurs galeries, transformant cette rue en circuit de « galeries d'art ». Comment s'en chagriner ?

Hors du musée ou de la galerie, l'art cesse d'appartenir au milieu artistique. Sur la place publique, on ne peut éviter la discussion, voire la controverse. Et controverse il y a eu, comme on peut s'en convaincre à la lecture de la presse régionale, indifférence aussi dans certains cas. Mais ces débats et controverses nous entraînent sur un terrain éminemment délicat, celui de la définition même de ce qu'est l'art. C'est à ce prix qu'il peut y avoir appropriation de l'art par le public. On est loin ici de la vulgarisation.

Contre l'anti-intellectualisme, soit. Mais si l'art exige une appropriation esthétique de la part du public, celui-ci, pour y parvenir, doit-il nécessairement détenir une maîtrise en histoire de l'art ? ! Il est non moins important de contre la complaisance et l'hermétisme, qui ne sont pas les pendants nécessaires de la rigueur intellectuelle. Si l'art va sur la place publique, si on entend créer un espace de communication autour de l'art, on ne peut éviter le questionnement sur la définition de l'art. Toute expérimentation formelle et conceptuelle est-elle de l'art ? Jean-Philippe Domecq, dans un livre provocant, tente de démontrer que non (*Artistes sans art ?* Paris, Esprit, 1994).

Cela nous ramène à l'utopie de l'art pour tous et nous fait quitter les rives de la vulgarisation. Si celle-ci comporte des limites et des dangers, faut-il pour autant renoncer à l'élargissement du public, qui, il l'a montré à plusieurs occasions, n'est pas si « vulgaire », ni obtus ?

ANDRÉE FORTIN